



Les soldats français quillent les foris de Maubeuge et jettent leurs armes aux pieds du général Hans von Zwehl.

Ce même jour, à 13 heures, Joffre court chez le maréchal French, obtient de lui qu'il participe à l'offensive au lieu de continuer la retraite au sud de la Seine. Alors le généralissime français revient à son grand quartier. Il réunit ses collaborateurs, discute encore quelques instants. Et, soudain, Joffre se lève et, très calme, déclare : « Eh bien ! messieurs, on se battra sur la Marne ! »

L'ordre est rédigé et Joffre le signe.

Nous reproduisons ci-après cet ordre de service adressé aux commandants d'armée, par lequel le généralissime des armées françaises assumait la plus écrasante responsabilité.

« 1^o Il convient de profiter de la situation aventureuse de la première armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême gauche. Toutes dispositions seront prises, dans la journée du 5 septembre, en vue de partir à l'attaque le 6 ;

2^o Le dispositif à réaliser pour le 5 septembre au soir sera :

a) Toutes les forces disponibles de la 6^e armée, au nord-est de Meaux, prêtes à franchir l'Ourcq, entre Lizy-sur-Ourcq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry. Les éléments disponibles du 1^{er} corps de cavalerie qui sont à proximité seront remis aux ordres du général Maunoury pour cette opération ;

b) L'armée anglaise, établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail ;

c) La 4^e armée, resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à attaquer en direction générale sud-nord, le 2^e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la 5^e armée ;

d) La 9^e armée couvrira la droite de la 5^e armée, en tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond, et

en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne ;

3^o L'offensive sera prise par ces différentes armées, le 6 septembre, dès le matin. J. JOFFRE. »

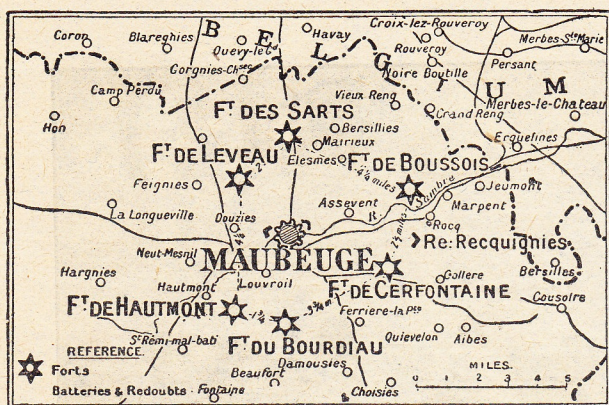
On est donc arrivé à un moment décisif, à un tournant de la guerre. On s'en rend compte aussi dans le camp adverse, car un des ordres adressés aux troupes allemandes se termine par ces mots : « Tout dépend du résultat de la journée de demain. »

Le monde entier, sachant que sa destinée se jouait, retenait sa respiration.

Et la bataille de la Marne commença...

Galliéni avait envoyé ses ordres à Maunoury afin que, dès le 5, il pût entamer un mouvement général dans l'est du camp retranché. Puis il s'était mis en communication avec l'état-major anglais établi à Melun, pour assurer la liaison de l'aile droite de l'armée de Paris avec les troupes de French.

Von Klück, le 5 au matin, n'a nullement conscience du danger où il se met en continuant son avance vers la Marne. Il ignore visiblement Maunoury que Galliéni vient encore de renforcer d'une division. La 6^e armée Maunoury est déployée du nord au sud entre Dammartin-en-Goële et la Marne et elle est, au-delà du fleuve, en liaison avec l'armée anglaise, orientée elle, du nord-ouest au sud-est, entre la Marne et le sud de Coulommiers. Mais pas plus qu'il ne se soucie de Maunoury, le général allemand ne s'inquiète de French ; sa seule préoccupation est l'armée de Franchet d'Esperey qu'il veut écraser à tout prix avant qu'elle ne gagne la Seine. Franchet d'Esperey fait front sensiblement de l'ouest à l'est, de la région nord de Provins à Sézanne, face au cours du Grand-Morin. Foch constitue le centre avec sa 9^e armée et couvre les marais de Saint-Gond.



Plan de la forteresse de Maubeuge.

Les premières journées sont surtout les journées de Maunoury. L'armée von Klück a, en immense majorité, franchi la Marne — cinq corps sur six et le corps de cavalerie von Marwitz, le 4e corps de réserve von Schwérin restant seul sur la rive droite. Ce corps, fort de 40.000 hommes, se trouvait en ordre de bataille de Saint-Souplet aux coteaux du nord-ouest de Meaux, et avait ses batteries avancées sur les coteaux de Monthyon et de Penchard. Les troupes ennemies de soutien étaient retranchées à Puisieux, Marilly, Barcy et Chambray. Des réserves étaient massées le long du ruisseau de Thérouanne et derrière le bois de Vareuques; elles se reliaient au gros de l'armée von Klück par des détachements échelonnés jusqu'à Crécy. L'artillerie lourde était en position à Tracy, sur la côte 307 et près de la ferme de Beauval, au nord de Varedde.

Les 55e et 56e divisions de réserve de l'armée française devaient marcher, la première sur Montgé, la seconde sur Plessis-au-Bois. De son côté la brigade marocaine, à la droite extrême, était chargée d'atteindre Charny et, si possible, Saint-Souplet, Monthyon et Penchard.

Les soldats de la 55e division sont presque tous originaires du département de Seine-et-Marne ou de Paris. Les uns traversent les villages où ils sont nés; les autres savent toute proche la grande ville natale que l'ennemi menace de bombarder et de détruire. Tous éprouvent le sentiment bien net de lutter pour leurs foyers. Un soldat écrit le 3 septembre: « On aperçoit dans le lointain les leurs blanches des projecteurs des forts parisiens et, par instant, à travers les feuillages, les lumières de la capitale. Nos cœurs battent de joie et de crainte. »

Une colonne du 276e régiment (55e division, corps du général de Lamaze), dépasse sans incident Moussy-le-Neuf et Moussy-le-Vieux. A Thieux elle rencontre l'état-major à l'entre-croisement d'une route. Le général de Lamaze encourage ses bataillons. Les officiers encouragent leurs hommes.

« Suivons le bataillon du 276e auquel appartenait le lieutenant de réserve Charles Péguy, le poète des « Epis mûrs », écrit dans son intéressant ouvrage « La Guerre à Paris » le député parisien Henri Galli.

La marche se poursuit par une chaleur torride jusqu'à Nanfouillet. Le bataillon fait une courte halte, tandis qu'assis en face de moi, sur une pierre, comme nous tous, blanc de poussière, inondé de sueur, la barbe broussailleuse, les yeux pétillants derrière son lorgnon, Charles Péguy, des larmes de joie dans les yeux, relit une lettre des siens, reçue la veille au soir. « Vous avez de bonnes nouvelles, mon lieutenant. — Oui, mon vieux, merci, ça fait plaisir, depuis le temps que nous en manquions. »

Une heure après, il était midi, nous arrivions à un petit sentier bordé d'arbustes, près de la ferme de la Trace, en face du petit village de Villeroy, où le bataillon devait cantonner. Une courte pause est à peine sifflée que, brusquement, devant nous viennent éclater des obus allemands, qui jettent un moment de désarroi dans les rangs. La surprise fut grande de cette canonnade terrible et inattendue qui tua et blessa quelques hommes et quelques chevaux; mais, bravement, sous les shrapnells

et les percuteurs, la batterie de 75 qui nous précédait, se mit en action au pied du petit hameau de la Baste. »

L'artillerie allemande, placée près de la butte de Monthyon, envoi des volées d'obus. Le commandant de la batterie française tombe l'un des premiers; mais celle-ci ouvre promptement le feu et riposte activement.

C'est donc bien près de Villeroy que s'allume, vers midi, le feu de la grande bataille qui dura cinq jours, la bataille de la Marne.

La brigade marocaine atteint alors Charny sans difficulté. Le 282e débouché d'Ivorny sous les ordres du colonel Courtin.

La 55e division, les 276e, 231e, 204e, 282e, 289e et 246e marchant de front, s'arrête en arrière de Plessis-Evêque, d'Ivorny et Villeroy. L'artillerie prend rapidement position entre Villeroy et Ivorny.

L'ennemi se tient encore caché. Une première rencontre se produit à Plessis-Evêque entre une reconnaissance française de dragons et un fort détachement de uhlans.

Le 276e régiment passe en avant dans la plaine au-delà de Villeroy qu'il contourne, et de la route de Penchard à Ivorny.

En arrivant sur la crête, poursuit Galli, une grêle de balles nous accueille, nous bondissons dans les avoines hautes où la course est pénible. Un bond encore et nous voilà abrités derrière le talus d'une route, haletants et soufflants... Nous tirons à 500 mètres sur les Allemands retranchés derrière les arbres et arbustes qui bordent le petit ruisseau de la Sorcière et presque invisibles dans leur uniforme couleur terre. A travers une éclaircie, on aperçoit, par instants, courant, des compagnies allemandes, escaladant la côte, protégées par le tir infernal de ceux qui sont devant nous. Elles se replient vers Neufmontiers et Chauconin.

Une ferme de ce dernier village, à 1 kilomètre au nord de la grande route de Meaux à Paris, flambe comme une torche.

L'ennemi semble s'éloigner, abandonner le terrain.

Ces cris partent des rangs :

— Ils reculent ! Ils reculent !

La voix jeune et claironnante du lieutenant Péguy commande le feu, indique la hausse; il est derrière nous, appuyé à une machine agricole abandonnée sur la route, debout, brave, courageux sous l'averse de mitraille qui siffle, cadencée par le tap-tap des mitrailleuses prussiennes.

Les sections pratiquent la marche par bonds et par infiltrations; on voit des petits points noirs surgir du sol, courir, s'aplatir pendant quelques secondes, puis rebondir de nouveau... Des obus éclatent sur les troupes; parfois même rien ne remue plus, tous les hommes restent tapis derrière les tas de gerbes...; on se demande s'ils sont tous morts.

Les balles et les mitrailleuses allemandes fauchent dans les groupes à peine abrités du 276e; la plaine se couvre de morts et de blessés; ces derniers se réfugient dans les fosses de la route descendant vers Neufmontiers et derrière les meules.

Le capitaine Huguin et le lieutenant Marcel Coutier, tous deux de la 20e compagnie, tombent, le premier tué, le second grièvement blessé.

A la tête de la 19e compagnie, le capitaine Guérin, les lieutenants de La Cornillière et Péguy mènent vigoureusement l'attaque.

Escaladant le talus et rasant le sol, courbés en deux pour offrir moins de prise aux balles, nous courons à l'assaut. La moisson sanglante continue, la chanson de mort bourdonne autour de nous. Deux cents mètres sont franchis; mais aller plus loin pour l'instant sans une ligne de soutien en arrière, avec en tout 150 cartouches par homme et dans l'impossibilité d'en être ravitaillés, c'est une folie, un massacre général. Nous n'arriverons pas dix. Le capitaine Guérin et le lieutenant de La Cornillière sont tués.

— Couchez-vous, hurle Péguy, et feu à volonté !

Mais lui-même reste debout, la lorgnette à la main, dirigeant notre tir, héroïque dans l'enfer.

Nous tirons comme des engrais, noirs de poudre, le fusil nous brûlant les doigts. A chaque instant, ce sont



Le général von Zwehl, le vainqueur de Maubeuge.

des cris, des râles significatifs... Combien sont morts ? On ne compte plus !

Péguy est toujours debout, malgré nos cris : « Couchez-vous ! » La plupart d'entre nous ont perdu leur sac, précieux abri. La voix du lieutenant crie toujours : — Tirez, tirez !

D'aucuns se plaignent : « Nous n'avons pas de sac, mon lieutenant, nous allons tous y passer ! »

— Ca ne fait rien, crie Péguy, moi non plus, je n'en ai pas. voyez ; tirez toujours !

Et il se dresse comme un défi à la mitraille, semblant appeler cette mort qu'il glorifiait dans ses vers.

Au même instant une balle meurtrière frappe la tête de ce héros... Il est tombé sans un cri, ayant l'ultime vision de la victoire.

Le capitaine, à peine guéri d'une blessure reçue au Maroc, ne marchait qu'avec difficulté ; il restait debout à chaque pause. Une balle le jette à terre, mortellement atteint. Debout comme leur chef, le lieutenant de Cornillon, l'adjudant Legrand sont frappés au milieu de leurs soldats :

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre
Couchés dessus le sol à la face de Dieu. (1)

Autour d'eux s'amassent les morts et les blessés, tandis que les survivants continuent à tirer, mais ne réussissent pas à franchir le ruisseau. Le 276e venait de perdre, en effet, en terrain découvert, une partie de son effectif, avant même que ses mitrailleuses fussent entrées en action. Celles de l'ennemi ne faisaient pas relâche et fauchaient dans nos rangs. Les 246e et 289e avaient pénétré dans Ivorny.

Cependant, les tabors marocains gagnaient du terrain vers Neufmontiers. La brigade, on le sait, formait l'extrême droite des lignes françaises, appuyée par trois batteries d'artillerie. Par Mesny et Charny, elle s'avance jusqu'au chemin de Villeroy à la route nationale de Claye ; elle fait halte ; officiers et soldats cassent la croûte et prennent rapidement les positions de combat, sous un feu violent, mais heureusement peu meurtrier. Les deux régiments indigènes se pressent vers Neufmontiers. Le bataillon du commandant Clément traverse le village et le déborde au sud-est ; le bataillon Pellegrin s'étend à l'ouest, bordant la route qui mène à Ivorny.

Au sud, le capitaine Richard d'Ivry, à la tête du 5e bataillon de tabors, tourne la ligne allemande et monte vers le bois de Penchard.

Les Allemands reculent ; mais sous la protection de leur artillerie et des mitrailleuses, ils multiplient vers cinq heures leurs contre-attaques. La plupart des officiers français sont tués ou grièvement blessés. Nos troupes se replient. Ordre parvient aux tabors de battre en retraite, vers Charny et Villeroy. Le capitaine Richard d'Ivry est tué, le lieutenant Laurent blessé, ainsi que le lieutenant Sigollet.

A six heures, l'ennemi entre dans Neufmontiers.

Plus au sud, un bataillon du IVe corps de réserve a envahi Chauconin et incendié plusieurs fermes. Les deux villages sont mis à sac. Les meules de la dernière moisson flambent comme des torches. Les rues sont barricadées, quelques maisons et la ferme Bailly crénelées, en prévision d'un retour offensif des Marocains.

En avant de Villeroy, le 276e a brûlé toutes ses cartouches ; il recule, suivi par l'infanterie allemande, elle-même très éprouvée et mollement offensive. Le village reste entre nos mains.

Vers cinq heures, notre artillerie avait, du reste, au centre, pris nettement le dessus et imposait silence aux batteries allemandes du village de Monthyon.

Celles de Penchard tiraient toujours.

Les 231e et 246e de ligne sont déployés au-delà d'Ivorny et contenus, eux aussi, en deçà du ruisseau de la Sorcière.

La 56e division et le 65e bataillon de chasseurs occupent Montgé, enlevé par le 361e, et les bois en avant à l'est de Saint-Soupplets.

Plus haut, vers le nord, le 7e corps s'avance, sans rencontrer de résistance sérieuse, au delà de Dammartin, avec mission de tourner la droite de l'ennemi.

Lorsque la nuit tombe sur les plaines ensanglantées, la bataille reste incisée. Quelques compagnies n'ont plus d'officiers. Certains détachements errent à l'aventure et retournent vers Nantouillet, où ils sont arrêtés et remis en ordre.

De l'autre côté, les lignes allemandes fléchissent également ; les tirailleurs avancés battent en retraite. Neufmontiers est évacué par l'ennemi à deux heures et demie du matin ; Penchard n'est plus que faiblement occupé.

Les combattants de la journée se tournent donc le dos avant le lever du jour, comme si le même sentiment d'incertitude les animait avant de reprendre le combat. Français et Allemands ont abandonné une partie du champ de bataille pour se reformer.

À Chambry, dans la journée du 5, les bataillons ennemis se réjouissaient bruyamment d'être parvenus si près de Paris : « Nous y serons demain », disaient les officiers. Le soir, moins fiers, ils se retiraient et, pioche en main, creusaient des tranchées sur le plateau.

De même, à Barcy et à Marcellly après une journée de pillage et d'incendie, les Allemands plient bagage, vers huit heures et demie du soir, par la route de Varreddes.

De part et d'autre, les équipes de brancardiers ramassent les blessés. La plupart des nôtres furent transportés à Charny.

À l'entrée du village, sur une grande ferme, à l'ouest, est arboré le pavillon de la Croix-Rouge. Dans la cour sont accroupis quelques Marocains enveloppés de leurs djebalals.

Dans une pièce, à l'intérieur, gisent quelques blessés allemands.

Les soldats des deux armées étaient épuisés de fatigue, mais la journée, en somme, avait été favorable aux Français. Le 4e corps d'armée de réserve allemand, surpris par l'offensive inattendue de troupes dont, la veille, il ne soupçonnait pas l'existence, se trouvait isolé du gros de l'armée de von Klück et très sérieusement ébranlé.

Quant aux Français, la consigne est toujours l'offensive. Le général Maunoury, de son quartier général, prend ses dispositions pour que le lendemain, à l'aube, les troupes, réconfortées, marchent en avant. La 45e division, dite d'Algérie (général Drude), tenue le 5 en réserve, participera à l'attaque. Une partie de cette division doit agir dans la direction de Charny.

Du reste, les rencontres du 5 septembre n'avaient été qu'une préparation ; le 6, la bataille va se déchaîner sur tout le front de la Marne. L'immense ligne fran-

(1) *Les Epis mûrs*, par Ch. Péguy.

caise, concave, s'étend de Verdun à Vitry-le-François, Sézanne, Esternay, Provins, jusqu'au camp retranché de Paris.

Le général Joffre adresse aux troupes l'ordre du jour désormais mémorable :

« MESSAGE DU COMMANDANT EN CHEF

6 septembre.

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi.

Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne saurait être tolérée.

JOFFRE.

Message à communiquer à tous, jusque sur le front. »

L'offensive de la 6e armée recommença dès l'aube.

La 61e division, le corps de cavalerie remontent vers Nanteuil ; le 7e corps vers Betz ; les 55e et 56e divisions de réserve vers Monthyon, Chambry et Saint-Soupplets ; les Marocains et la 45e division vers Penchard.

La ligne allemande s'étend du nord de Meaux à Betz par Etrepilly.

Mais déjà le général von Klück, averti de l'attaque violente de la veille, s'est empressé d'évacuer Coulommiers et de donner l'ordre au IIe corps, le moins avancé de son armée, de repasser immédiatement la Marne, et de se diriger à marche forcée au secours du IVe corps de réserve, dont le chef réclame d'urgence des renforts. Ceux-ci n'arriveront que difficilement dans la journée.

Les Français profitent de leur avance sur le 2e corps. Les Marocains enlèvent Penchard d'assaut. Ils entrent également dans Neufmontiers où ils font prisonniers les blessés ennemis soignés à l'église et à la mairie.

Les 55e et 56e divisions de réserve atteignent Saint-Soupplets et Monthyon. Dans ce dernier village, les Allemands ont noyé dans une mare une demi-douzaine de caissons d'artillerie. Ce sont les munitions de trois batteries de 77 mm. qui, postées derrière la ferme « L'Hôpital », tirèrent les premiers coups de la bataille de la Marne.

Le général de Lamaze établit son quartier général à Monthyon. A la « Villa Automne », appartenant à M. Charles Benoist, député de Paris et membre de l'Académie, les Allemands avaient installé une ambulance. Dans le jardin ils avaient enterré déjà plusieurs de leurs officiers. La villa avait été pillée et les cambrioleurs avaient emporté, probablement comme trophée, l'épée de M. Benoist.

A 9 heures, les têtes de colonne du 2e corps de von Klück, venant de Rebais, apparaissent vers Puisieux, May-en-Multien et Etavigny. Certains régiments de ce corps ont fait une étape nocturne de plus de 40 kilomètres.

La résistance de l'ennemi devient plus sérieuse. Le 276e régiment prend Gringy. Le 246e, entraîné par le colonel Chaulet, avance par bonds, sous un feu violent de mitrailleuses, vers les coteaux de Barcy. Le porte-drapeau, lieutenant Mulleret, tombe. Le lieutenant Dumesnil, député de Fontainebleau, le remplace et entraîne ses soldats. Pris de front et de flanc, le régiment perd 632 hommes, son colonel est blessé.

A Chambry la lutte est particulièrement chaude. Les Français résistent toute la journée à de furieuses contre-attaques et doivent se replier dans la soirée.

L'action n'est pas moins violente près du moulin d'Etrepilly, où le colonel Guy, du 264e, est tué d'une balle à la tête. Le commandant Olivier, du 204e, le capitaine Narassé, les lieutenants Grosjean, Marcel Doumer et Lachaume, sous une grêle de balles et d'éclats, réussissent, à force d'énergie, à grouper et à maintenir face à l'ennemi quelques centaines d'hommes et combattent dans leurs rangs, le fusil en main.

Le lieutenant-colonel Ancelle, chef d'état-major du groupe de divisions de réserve, s'adresse au commandant Olivier :

— Quels sont ces hommes ? demande-t-il.

— Des isolés de tous les régiments qui ne veulent pas fuir.

— Pouvez-vous les porter en avant ?

— Mon colonel, ça sera difficile, nous ne les connaissons pas. Mais nous allons essayer.

— Faites-le pendant que je vais ordonner de vous faire appuyer par une batterie. Tâchez de gagner la crête, tirez dans la direction d'Etrepilly, tirez dans la lune, mais faites un feu d'enfer, pour donner l'illusion que le plateau est toujours occupé fortement.

Coûte que coûte, il faut arrêter les Allemands et attendre l'entrée en ligne de troupes fraîches de la 45e division.

Grâce donc à la résolution de quelques hommes, à leur courage, au feu intense qu'ils dirigent sur Etrepilly, les colonnes allemandes hésitent ; les braves soldats français, appuyés par une batterie d'artillerie, gardent le plateau jusqu'à la nuit.

Les progrès au nord, ceux du 7e corps, sont plus rapides. L'artillerie française crible de ses projectiles la vallée resserrée de la Gergogne et le plateau d'Etavigny.

C'est le général Vauthier qui commande sur cette partie du champ de bataille ; il accomplit sa mission qui est de déborder le IVe corps allemand et de le refouler vers l'est. De ce côté, les lignes françaises s'étendent victorieusement jusqu'aux bois, au nord-ouest d'Etavigny que l'ennemi abandonne.

La 63e division est aux prises avec les têtes de colonne du 2e corps allemand. L'intensité du feu, et surtout le feu de l'artillerie lourde allemande jette le trouble dans les rangs. Quelques troupes battent en retraite.

Le colonel Nivelles (1), à la tête des batteries de ce corps, en fait atterrir cinq et au trot, il les porte, dans le crépuscule, vers l'ennemi. Des canons en avant des lignes, c'est le monde renversé, cela ne s'est jamais vu. Et les voilà qui, tranquillement, ouvrent sur l'ennemi un feu à bout portant. Alors, les fantassins qui flanchaient tout à l'heure, électrisés par ce spectacle, se rassurent et se resaisissent, volent en soutien de leurs artilleurs, en train de faire un terrible massacre. La partie était rétablie et l'attaque allemande en déroute, grâce à ce coup d'aide et de résolution.

La 14e division, celle de Belfort (général de Villaret), avait atteint Oignes et Silly-le-Long à neuf heures.

A Monthyon on rassemble les nombreux prisonniers ; ils sont employés à transporter les blessés dans une ferme transformée en hôpital et enterrent les morts sous la garde des gendarmes.

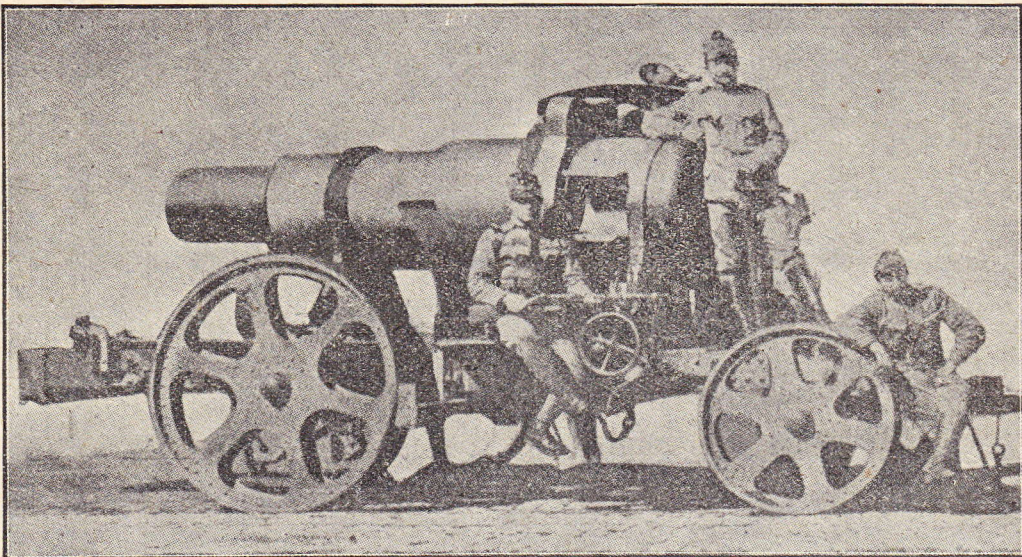
Quand la nuit survint la 6e armée était maîtresse du champ de bataille, mais cette journée n'était pas encore décisive. Le 4e corps ennemi se retrancha solidement et reçut des renforts. Von Klück voulait essayer encore de réparer la faute commise.

Le soir du 6 septembre, l'armée de French atteignit la ligne de Courpalay-La Houssaye-Bailly-Romainvilliers, bordant la rive ouest du Grand-Morin. Elle s'était portée en avant le 6 au matin, conformément aux instructions de Joffre, car elle était fort en arrière. Son avance constituait une nouvelle menace pour von Klück.

Meaux se trouvait presque au centre des opérations. Cette ville n'avait pas été occupée par l'ennemi ; mais ses patrouilles y pénétrèrent encore dans la journée du 6. A dix heures, une vingtaine d'hommes, conduits par un lieutenant, rencontrèrent non loin de la cathédrale le curé M. le chanoine Duperche, qui se rendait à son église. L'officier lui posa quelques questions. Furieux de n'obtenir qu'une réponse évasive, il cria des menaces à l'adresse du prêtre, et, descendant de cheval, au bord de la Marne, il traversa la rivière sur les ruines de la passerelle écroulée. L'Allemand s'aventura tout seul, ses soldats ne l'avaient pas suivi, vers l'hôtel de ville. En route, il tomba entre les mains de chasseurs à cheval en reconnaissance. Ceux-ci le firent prisonnier, sans coup férir, et le conduisirent à Neufmontiers.

Un détachement de tirailleurs indigènes avait passé la Marne en barque ; mais la patrouille allemande, qui attendait son chef, s'empressa de monter à cheval à leur approche et de prendre la fuite.

(1) Plus tard le généralissime Nivelles.



Le gros canon autrichien qui bombarde Maubeuge.

Le maire et député de Meaux, M. Lugol, mobilisé, n'avait pu conserver son poste. A l'instigation de l'évêque et de quelques braves citoyens, un comité se forma donc pour « représenter et protéger les intérêts publics ». Il organisa des rondes de nuit dans les différents quartiers, et une section de ravitaillement en vivres. Déjà, quelques blessés arrivaient à Meaux ; mais les médecins manquaient et aussi les remèdes les plus indispensables. Un vicaire de la cathédrale, l'abbé Engelman, se rendit à Paris à bicyclette, porteur d'une requête, signée par le directeur de l'hôpital et par Mgr Marbeau, réclamant en hâte du secours et des chirurgiens à l'Assistance publique.

Dans cette journée du 6 septembre les armées des généraux Franchet d'Esperey et Foch avaient soutenu une lutte très violente. Le premier s'empara de plusieurs importantes positions, tandis que le général Foch résistait victorieusement aux assauts de l'ennemi contre ses positions principales aux marais de Saint-Gond.

Plus à l'est le général de Langle de Cary tenait en respect le gros des troupes du duc de Wurtemberg, de Vitry-le-François à Revigny.

La 3e armée du général Sarrail avait pour mission d'agir sur le flanc gauche de l'ennemi, mais la supériorité numérique des troupes du Kronprinz empêcha toute progression de ce côté.

Le 7 septembre le général Maunoury doit résister à de nouvelles masses d'artillerie lourde de l'ennemi. Le 7e corps exécute de violentes contre-attaques ; le 9e corps doit également soutenir l'action.

A ce moment von Klück a déjà opéré le retrait de ses premiers 80.000 hommes et ce retrait semble si brusque et est accompagné d'un bombardement si intense, d'un tel déplacement de cavalerie que les Anglais, d'abord, n'avancent que lentement. Mais bientôt ils s'enhardissent et accélèrent leur marche. Von Klück fait maintenant le vide devant eux, comme ils avaient fait eux-mêmes quelques jours auparavant.

Quant aux Français, qui ont à faire face aux nouveaux renforts de von Klück et qui vont se trouver engagés dans une mêlée générale, leur tâche devient de plus en plus difficile. Les corps rappelés par von Klück attaquent la gauche de Maunoury, dès le soir du 7, dans le but de le tourner.

Malgré tout les Français avancent. La 16e division prend Marcilly, pour de bon cette fois. La 55e division est engagée dans une lutte terrible à l'entrée du village de Barcy ; le feu de l'infanterie, des mitrailleuses et des canons allemands lui font subir de lourdes pertes. Le combat continue jusqu'à la nuit.

Plusieurs maisons s'écroulent à Chambry sous les

projectiles ennemis. « A boire ! » crient les blessés. Quelques habitants courageux, restés dans le village, portent aux zouaves de l'eau, du lait.

Un zouave vient se faire panser chez Mme Leclerc. Il a un doigt de la main gauche coupé par une balle. A peine le pansement est-il placé qu'il retourne à la bataille. D'autres arrivent bientôt. L'un a un mollet déchiré par un éclat d'obus. Il s'évanouit. On le couche sur un matelas. Un petit gars de Maubeuge entre, soutenant un grand Algérien, tous deux sont touchés. Ils disent que leur lieutenant et leur capitaine viennent d'être tués. Le lieutenant Dufourmantelle, blessé d'une balle dans le ventre, est apporté par son ordonnance. Le lieutenant Dener, grièvement atteint, meurt dans cette maison. Et le défilé héroïque continue toute la journée.

Une grande ambulance est établie dans la ferme de M. Leduc, étables, écuries, granges et rez-de-chaussée renferment 160 blessés.

L'église était pleine de blessés.

Un état officiel porte à 547 le nombre des soldats français tués et inhumés autour de Chambry. 136 cadavres allemands y furent relevés.

Le bataillon du commandant d'Urbal se distingua particulièrement. Son chef, la canne à la main, la pipe aux lèvres, encourage ses soldats, il les entraîne, les fait avancer, parcourt la ligne qui s'étend à 200 mètres du village. Il est entouré de morts et de blessés. Les Allemands, retranchés, déciment le bataillon. Au moment où il donne ses instructions à un fourrier pour presser les renforts d'accourir, le brave officier tombe frappé par une balle. Le corps est déposé sur un cheval et enterré au cimetière de Barcy dans un trou profond d'obus.

La nuit est tombée, mais la lune éclaire le terrain. L'ennemi ne sort pas de ses tranchées ; il attend l'attaque sur les positions en échelon qu'il occupe jusqu'à Elrepilly.

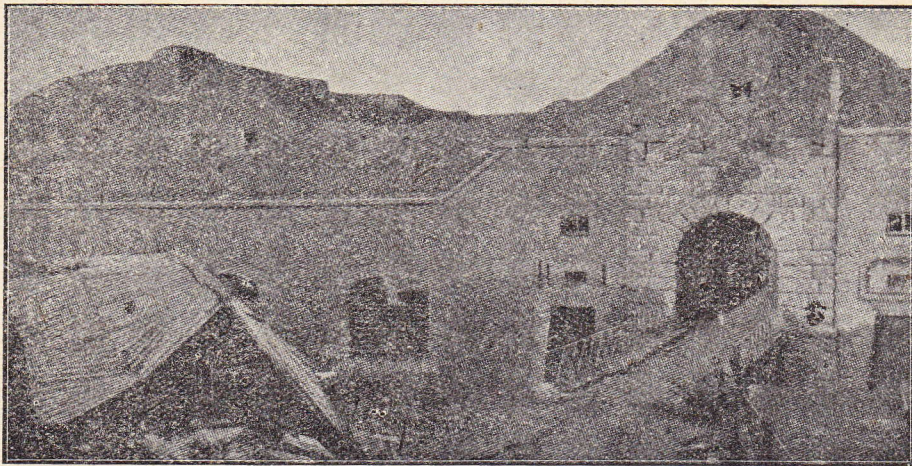
Vers huit heures, le colonel Dubujadoux, qui a reçu l'ordre de donner l'assaut coûte que coûte, se met en tête des débris du bataillon d'Urbal et d'une partie du 14e bataillon, ainsi que des hommes du 2e zouaves, des tirailleurs et du 350e qui s'étaient joints à eux.

— Mes zouaves, dit le colonel, ce soir je vous ferai distribuer du vin, on le boira là-bas.

Il donne l'ordre au clairon Thomas de la 15e compagnie de sonner le refrain du régiment pour rallier les détachements épars, et il mène l'assaut.

« Arrivés à l'entrée d'Elrepilly, raconte un combattant (1), nous sommes arrêtés par le cri français : Halle

(1) Récit publié par les soins de M. Marbeau : *Deuxième anniversaire de la victoire de la Marne.*



Le fort de Boissoil à Maubeuge.

là ! qui vive ? Le lieutenant-colonel répond : France ! zouaves ! et dit à sa troupe : Silence, cachez-vous. Réponse : Nous aussi zouaves. Mais en même temps, nous entendons des coups de sifflet caractéristiques et des commandements en allemand. Les zouaves se déploient et ouvrent le feu. Une mitrailleuse allemande, postée à l'entrée du village, balaie la route. Les zouaves se jettent dans les fossés à droite et à gauche... Le colonel met revolver à la main et commande : « En avant, à la baïonnette » Il s'élance en tête et suivi par tous, entre dans le village, poursuivant quelques isolés qui fuyaient devant nous.

Les Allemands avaient évacué les maisons pour aller se reformer près du cimetière, à environ 300 mètres au nord de la lisière. Lorsque nous débouchons, le combat reprend. A ce moment, le capitaine Péron est blessé au pied et laisse le lieutenant-colonel seul assurer le commandement.

Peu après, ce dernier reçut une blessure au bras, faite par une balle de fusil. Des zouaves se précipitent vers lui pour le soutenir. Ils l'aident à s'asseoir le long du mur, mais il leur dit : « Marchez en avant, ne vous occupez pas de moi », puis il trouva la force de se relever, se dirigea vers le bruit de la fusillade, criant encore : « En avant, les zouaves ! » Pendant ce temps, les Allemands avaient mis le feu à un hangar rempli de paille, ce qui éclairait les Français en les laissant eux-mêmes dans l'ombre. Le lieutenant-colonel Dubujadoux était, en ce moment, dans l'angle sud du cimetière. Il reçut une nouvelle blessure à la cuisse droite, puis une à la cuisse gauche. A proximité, se trouvait une meule de paille abritant déjà des blessés. Le clairon Thomas aida son chef à se traîner contre la meule, lui fit un pansement et le recouvrit de paille pour le préserver du froid. Il paraissait beaucoup souffrir, perdait son sang en abondance.

Au jour, il vivait encore, mais les Allemands s'étaient rendu compte du petit nombre des nôtres et manœuvraient pour les envelopper ».

La situation devenait intenable, les zouaves évacuèrent le village, obéissant au colonel qui leur avait ordonné à plusieurs reprises de rejoindre la 45e division et de le laisser là.

L'ennemi restait donc maître d'Étrepilly et de Varredes ; mais, depuis deux jours, sa gauche avait reculé de dix kilomètres et le 7e corps français débordait sa droite.

Les bataillons de chasseurs de la 6e armée appuyaient les divisions du corps Lamaze et prolongeaient la ligne des zouaves. Ils s'étaient emparés des fermes de Champfleury et de Poligny, disputées longuement dans une mêlée meurtrière.

Champfleury était une de ces grandes et anciennes fermes françaises entourées de murs et qui constituaient alors des positions importantes. Les Allemands s'y

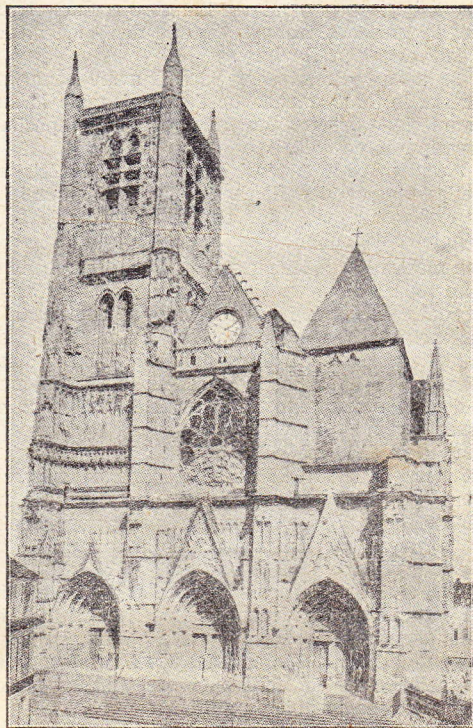
étaient retranchés. Après trois violents assauts, les Français parvinrent à en chasser l'ennemi, mais pendant deux jours ils furent si terriblement bombardés par les canons allemands en batterie sur les hauteurs d'Étrepilly, de Vincy et de Trocy, qu'ils ne purent avancer qu'après de grosses pertes.

Poligny fut défendu avec le même acharnement et avant de se retirer, les Allemands mirent le feu à la ferme.

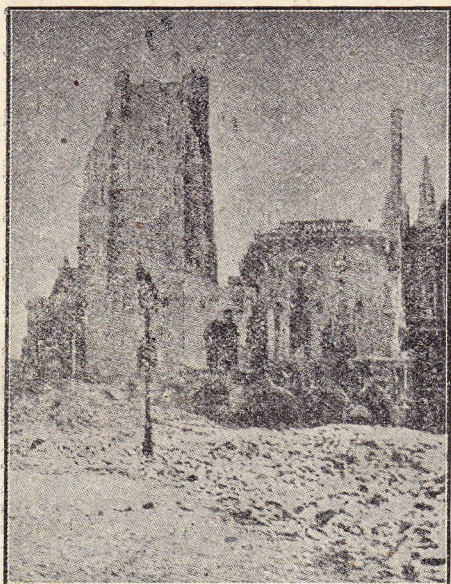
La 14e division, général Villaret, réalisa une nouvelle avance. Elle s'empara de la crête à l'ouest d'Étigny et atteignit Vincy, Puisieux, Acy-en-Multien, Bouillancy.

La ferme de Nogeon était l'un des centres de la bataille. Les Français l'enlevèrent dans un corps à corps, puis les Allemands exécutèrent plusieurs contre-attaques et dirigèrent le feu de leur artillerie sur les bâtiments. La ferme flamba bientôt et le détachement qui tenait la position fut à peu près anéanti.

Tout près de là, le soldat réserviste Guillemard et le caporal Michalet du 28e enlèvent, dans un corps à corps, le drapeau du bataillon de fusiliers du 36e régiment de



La cathédrale de Meaux.



L'hôtel de ville d'Arras après le 2^e bombardement.

Magdebourg, décoré de la croix de fer. Les 2^ee et 23^ee compagnies de ce régiment s'étaient déployées en tirailleurs contre des groupes ennemis éloignés de 700 à 800 mètres. Lorsque la distance diminua, les Allemands levèrent les mains en criant : « France, England, amies ! » Les Français s'avancant sans méfiance reçurent une décharge à bout portant ; mais sans se laisser ébranler, ils ripostèrent par une attaque à la baïonnette. On vit alors un drapeau à demi étalé sur lequel deux Allemands s'étaient couchés ; le soldat Guillemard transperça de sa baïonnette le porte-drapeau et le frappa du pied sur la main qui tenait la hampe, pendant que le caporal Michallet se jetait sur l'autre homme. Le soldat Guillemard brandit alors le drapeau, décoré de la croix de guerre de 1870.

Plus tard Guillemard reçut la médaille militaire des mains du général Gallieni.

Le jeune héros tremblait d'émotion, mais le général pour le mettre à l'aise, lui dit familièrement : « Voyons, embrassez-moi maintenant et pensez que je suis une jolie fille. »

Dans une chambre du château Brégy on trouva le drapeau abandonné du 72^ee régiment thuringien.

De Nogeon les Français essayèrent de s'avancer jusqu'à Vincy. Mais la marche à travers cette plaine découverte, sous un feu violent, fut très meurtrière. Après un furieux combat dans les rues et dans le parc, dans le bois et sur les collines l'ennemi fut chassé d'Acy vers les hauteurs d'Etavigny. Mais une terrible contre-attaque des Allemands rejeta les Français vers Nogeon. Ce village fut donc pris et repris plusieurs fois.

La journée avait été extrêmement sanglante, mais elle se terminait de nouveau à l'avantage des Français.

Des ambulances fonctionnaient partout. Beaucoup de blessés, les moins gravement atteints, ceux qui pouvaient encore se traîner, se réfugièrent à Meaux, à l'hôpital et au petit séminaire de Sainte-Marie.

La ville même n'était pas sûre. Vers onze heures du matin, les batteries allemandes de Germigny-l'Évêque, sur la rive droite de la Marne, avaient bombardé les faubourgs de Saint-Nicolas et de Saint-Faron.

Interrompu vers midi, le bombardement reprit à deux heures et ne cessa qu'un peu avant six heures.

Les blessés, transportés du champ de bataille par de courageux citoyens, arrivèrent jusqu'à deux heures du matin. Bientôt les lits ne suffirent plus, toutes les salles, les couloirs même furent envahis.

Les résultats de l'offensive étaient précieux, puisque le 4^ee corps de réserve allemand, très ébranlé, reculait sur l'Ourcq, mais von Klück accourait avec les meilleurs éléments de son armée afin d'arrêter à tout prix la pro-

gression rapide et enveloppante de la 6^ee armée française.

Le 8 septembre, douze divisions allemandes sont opposées à la 6^ee armée du général Maunoury.

Plus de 200,000 hommes se trouvent maintenant sur la rive gauche pour accabler les troupes françaises. Celles-ci, devant un ennemi trois fois supérieur, disputent le terrain pied à pied. C'est toujours la gauche qui subit les plus rudes assauts, car von Klück continue désespérément sa tentative pour la tourner. Le 7^ee corps français reçoit le choc et est rejeté vers l'ouest. Mais Maunoury tient bon. En attendant le 4^ee corps, qui vient d'arriver à Paris, il jette dans la bataille toutes les troupes dont il dispose.

A Paris, Gallieni, toujours veille. Il suit d'un œil attentif toutes les péripéties de l'offensive française, soutient Maunoury de sa clairvoyance, de son énergie, de sa volonté absolue de vaincre. Dans ses mémoires écrits sous la dictée du général, par son fidèle secrétaire, M. Marius-Ary Leblond, il note que le 7 la bataille est dans son plein, que l'ennemi contre-attaque violemment et que la 6^ee armée (Maunoury) évacue très lentement. Et la nuit, il fait réquisitionner dans Paris camions, autos, taxi-autos, à l'aide desquels il dirige vers le nord, vers Villers-Cotterets des renforts dont Maunoury avait un très grand besoin.

Ce fameux soir des taxis produisit à Paris et dans toute la France une émotion considérable. C'était là une idée simple et opportune, bien propre à frapper l'imagination populaire et qui empruntait d'ailleurs aux circonstances dramatiques une grandeur particulière.

« Ça s'est passé très simplement, déclare le général par l'organe de son secrétaire : j'ai fait transmettre l'ordre à la Préfecture de police de faire rentrer les taxis dans leur garage où les chauffeurs eussent à attendre les ordres que leur délivreraient les officiers du gouvernement militaire de Paris. Les agents ont arrêté au vol dans la rue tous les taxis. Il y a eu, paraît-il, quelques petites scènes parce qu'on débarquait sans explications hommes, femmes et enfants avec les bagages, qui allaient à la gare. A leurs garages, les chauffeurs trouvèrent toutes prêtes des provisions d'essence que j'avais fait réquisitionner et leur ordre de route. Ça a été une belle page pour les chauffeurs : ils sont partis sans rien demander, sans même se préoccuper de vêtements de rechange pour cette nuit froide. Aujourd'hui, ils en sont très fiers, de leur journée de la Marne ».

Les onze cents taxis furent rassemblés à Tremblay-les-Gonnesse et à Sevran-Livry, d'où ils se rendirent à Dammartin et à Plessis-Belleville pour y embarquer une brigade de la 7^ee division du 4^ee corps et la transporter par la grande route nationale à Nanteuil-le-Haudouin.

M. Lefas, député d'Ille-et-Vilaine, mobilisé, qui prit part comme officier à cette expédition, la raconte ainsi :

« Le 6 septembre, à onze heures du soir, sur l'ordre apporté par Petit-Breton de quitter Paris avec tous les taxis disponibles et de les conduire dans une localité qui était désignée, cent soixante autos étaient en réserve dans différents garages, avec leurs conducteurs. Nous nous mîmes en route, réquisitionnant sur le chemin tous les chauffeurs rencontrés.

— Où m'emmenez-vous ? me disaient-ils.

— Peut-être à cinquante kilomètres d'ici !

— Mais je n'ai plus d'essence, je suis presque « dégonflé ».

— C'est pour le salut de la patrie, mon ami !

— Oh ! alors, je marche !

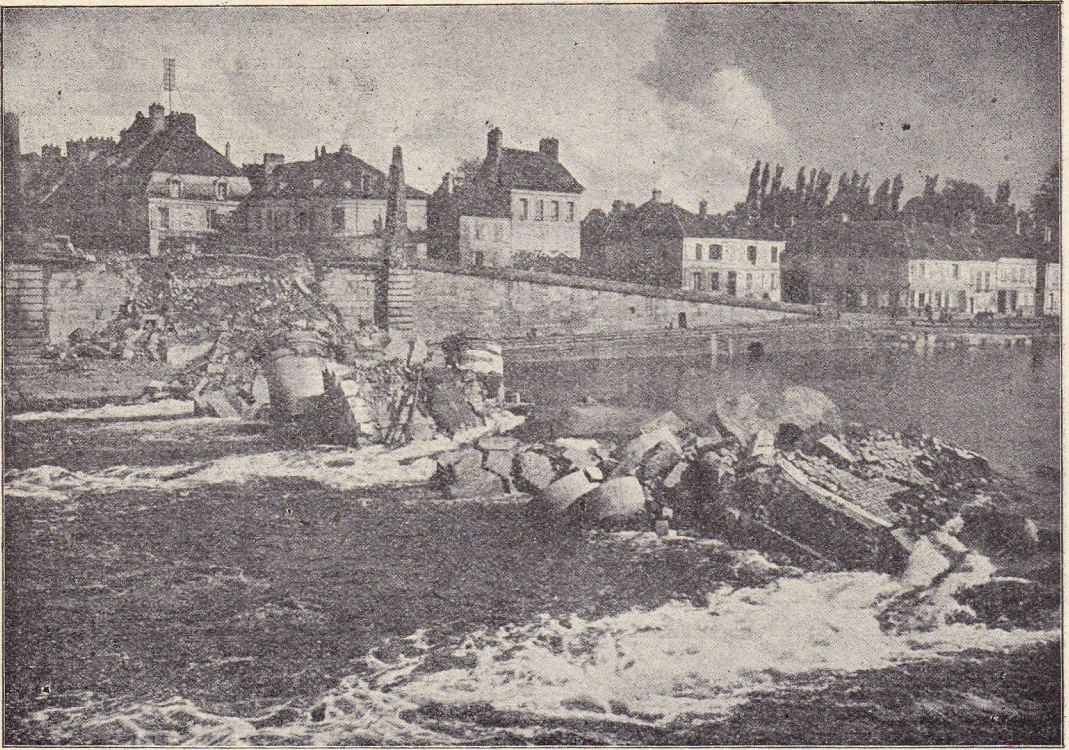
Et ils nous suivirent sans murmurer.

En dehors de Paris, nous rencontrâmes la brigade de dragons du général de Mitry.

Cet officier général, pipe aux dents, était radieux de se rapprocher du combat, et ses poilus avaient fière allure.

Des chasseurs cyclistes et un certain nombre de régiments d'artillerie suivaient cette brigade.

Nous nous arrêtâmes, nous les taxis, dans le village de X..., où le lendemain, vinrent nous rejoindre six cents autres véhicules du même genre, en outre, toutes les autos militaires du gouvernement de Paris, sous la direc-



Le pont détruit de Si-Maxent (Somme).

tion du capitaine Roye, de l'état-major du général Gallieni.

Il y avait donc environ 1,000 autos.

Nous comprîmes que nous n'étions pas très loin du front de combat, car nous entendions assez distinctement, non seulement la canonnade, mais par instants l'éclatement des obus.

Les chauffeurs étaient admirables de sang-froid.

Ils ne demandaient même pas à manger ou à boire, et pourtant nous étions partis la veille à onze heures du soir.

Il était midi et nous commençons à ressentir impérieusement le besoin de nous réconforter.

Heureusement, notre général, prévenu, vint en personne nous apporter des vivres, des pneus et de l'huile pour nos autos, car nous n'aurions pas été loin la nuit suivante.

Le 7 au soir, l'ordre parvenait de rejoindre certains points où se trouvaient des troupes, de les faire monter dans les autos et de les diriger sur Nanteuil. »

L'autre brigade de la 7e division, cantonnée à Neuilly-Plaisance, s'embarqua le 7 au soir en chemin de fer et parvint le lendemain, vers 4 heures, à Nanteuil-le-Haudouin.

L'artillerie, par les mauvais voies de la banlieue, rejoint la route nationale. Les pièces et les caissons roulent toute la nuit, sans pause ».

« Pendant des heures et des heures, écrit Paul Lintier, on suit la même route ténébreuse (la route de Paris à Nanteuil-le-Haudouin et Villers-Cotterets)... On roule... on roule. Enfin le parc est formé. Les artilleurs voient alors défiler la longue théorie des autos tous feux éteints, des centaines, silencieuses, interminablement.

On reconnaît, luisant un peu, sous la lune qui s'est levée, les casquettes de toile cirée des chauffeurs de taxis. On entrevoit dans les voitures des têtes penchées de soldats qui dorment.

Quelqu'un interroge : « Blessés ? »

On nous répond au passage : « Non, c'est la 7e division, on vient de Paris. On va là-bas »

Nous transportâmes plus de cinq mille hommes avec

nos autos : cinq mille autres nous rejoignirent par chemin de fer. » (1)

Le 8, avant le jour, la bataille reprend à l'ouest de Betz, à Etavigny, à Vincly, à Etrepilly, à Chambry.

Dans Barcy bombardé, plus de trois cents blessés sont installés par le maire (revenu courageusement le 8 à son poste), dans une grange, au-dessus de laquelle il plante un drapeau fait d'un chiffon blanc orné d'une croix rouge. Un obus tombe sur l'ambulance improvisée et tue 23 des soldats qui y étaient recueillis.

A Marilly, cinq maisons d'habitation, dix granges et hangars sont démolis ou incendiés. Le terrain est couvert des morts et des blessés de la 56e division. Vers midi le général de Lamaze parcourt le plateau balayé par les projectiles.

« Il y eut autour de la ferme Nogeon et entre la ferme et Fosse-Martin des engagements très vifs, des charges furieuses ; le sol, à certains endroits, était tapissé de morts, sur lesquels l'incendie semait ses étincelles et ses flammèches, et dont le visage, sous la clarté brutale des flammes rougeâtres, prenait parfois un tel relief, qu'on croyait les voir grimacer ». (2)

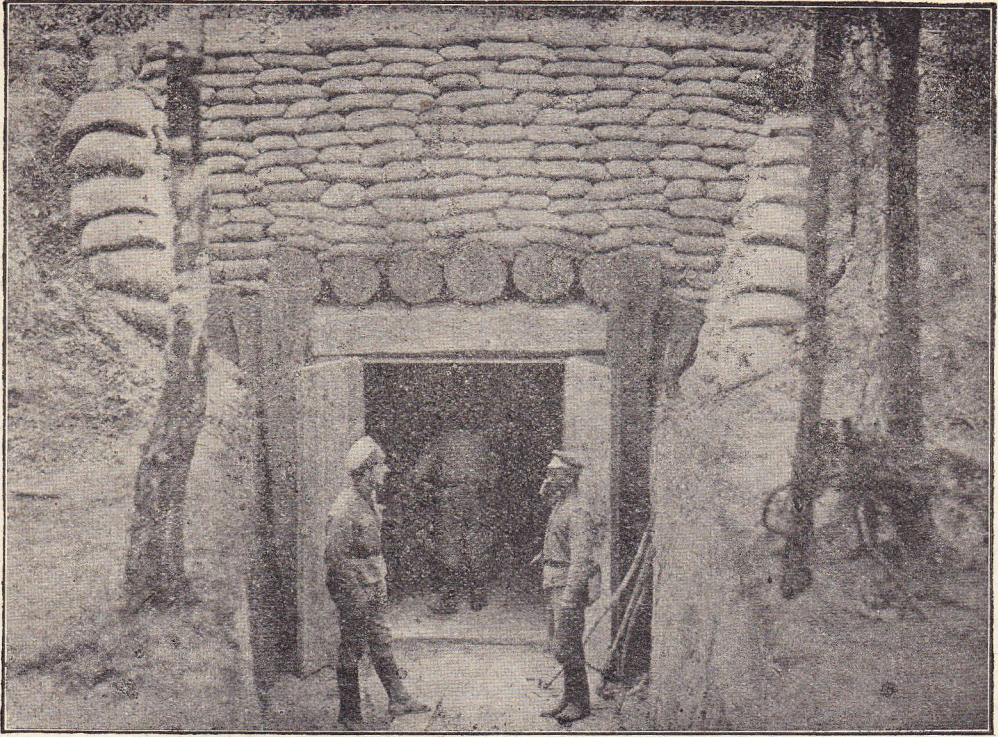
La situation est la même autour des fermes de Poligny et de Champfleury, sur le plateau d'Acly et près d'Etrepilly.

Les reconnaissances signalent que toute la 1re armée de von Klück se replie de la Marne vers le nord. Persistera-t-on à essayer de lui couper la retraite et à la transformer en déroute ?

Le général Maunoury ne conserve qu'un faible espoir de barrer le chemin au nord à l'armée allemande qui couvre la route de Soissons avec des forces très supérieures en nombre. Le général estime donc que son rôle consiste avant tout à tenir bon et à renforcer les positions conquises afin d'empêcher un retour offensif contre Paris. D'autre part, il fallait encore attendre le résultat des combats qui se livraient de Meaux à Vitry-le-François et Verdun.

(1) Paul Lintier : « Ma Pièce ».

(2) « Les champs de bataille de l'Épopée », par Jules Maze.



Un abri boche.

La 6^e armée continuait la lutte avec un courage, une fermeté indomptable.

Henri Galli, dans son livre déjà mentionné, décrit le voyage qu'il fit au front de l'Ourcq pendant ces journées mémorables.

« A Villeroy, écrit-il, des blessés sont étendus autour du village, sur l'herbe et sur la paille, à l'abri du soleil. Un officier occupe avec un détachement la place centrale, celle de l'église ; il garde le convoi d'un régiment algérien et, comme il me connaît personnellement, il nous demande des nouvelles des journaux. Bientôt les soldats nous entourent. Ah ! comme ils sont fiers de l'héroïque besogne accomplie, fiers, mais modestes, ainsi qu'il convient à des hommes de discipline et de devoir. Il y a parmi eux des réservistes, des pères de famille, presque tous beaux gaillards, vigoureux, de race bien trempée ; le visage bronzé, les yeux ardents, ils prennent, en campagne, l'aspect légendaire des soldats de Détaille. Ils portaient encore l'uniforme traditionnel des zouaves de Sébastopol et de Palestro. Quels groupes superbes formés à côté d'eux par les turcos et les Marocains ! Les Algériens ont rejeté l'ennemi là-bas et ils montrent les coteaux en feu ; ils sont tout prêts à remarquer en avant. Ils nous disent la joie que l'accueil de Paris leur a causé, lorsqu'ils ont traversé la ville ; plusieurs d'entre eux ont gardé les fleurs offertes par les Parisiennes qui les acclamaient. Tous ou presque tous nous remettent des cartes postales, quatre mots à la maman, à l'épouse, à la fiancée : « Tout va bien, baisers ! » Les rudes visages marquent un instant d'émotion, la pensée du soldat s'échappe là-bas près des parents ; mais l'action passionnée avant tout ceux qui vivent en pleine bataille, et le régiment, pour les Algériens éloignés de leur pays, c'est l'autre famille !

Un lien de sympathie, d'amitié, unit officiers attentifs à chacun et soldats respectueux ; pas de morgue chez les premiers, et au dévouement chez tous ; il y a dans les rang des intellectuels, des lettrés ; les diverses catégories sociales ; mais rien que des camarades.

— Le régiment, surtout en campagne, est une admirable école de fraternité, nous dit un avocat, aujourd'hui adjudant, le bras en écharpe et qui se refuse à aller à l'ambulance.

A moins de cent mètres du village, le long du che-

min que nous suivons, nous saluons les premiers cadavres tombés le 5 et le 6 sous le feu de batteries allemandes. Hélas ! ils sont nombreux. Les équipes d'infirmiers relèvent des blessés ; des soldats légèrement atteints, appuyés sur leur fusil, reviennent en arrière ; ils nous montrent au loin la ligne de feu qui, contre l'ennemi repoussé au delà des collines.

C'est le mot d'ordre de ces troupes admirables. Près d'un mur, à l'ombre, un jeune Marocain, grave, les traits tirés, aux yeux de braise, est couché sur une botte de paille ramassée dans le champ voisin, il a près de lui un aide-major qui le panse. Un sous-officier nous raconte l'aventure de ce vaillant du tabor :

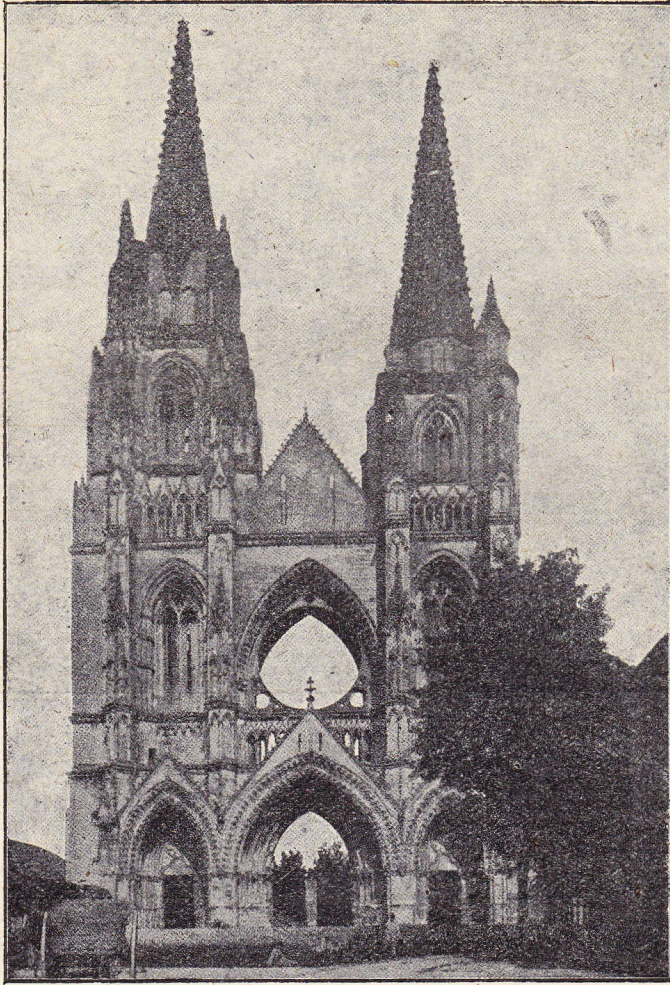
— Blessé le matin d'un coup de baïonnette à la jambe, Hajd Ahmed bel Kanem a été porté à l'ambulance. Il apprend là que son père a été tué. Sans rien dire, il s'échappe à la surveillance, prend son fusil, emplit ses poches de cartouches et il s'en va dans la direction de la fusillade ; il s'égare avec deux camarades rencontrés en chemin et tombe au milieu d'une forte patrouille d'Allemands ; ceux-ci lui font signe de se rendre. Il en abat deux à coups de fusil, il en tue deux autres à coups de baïonnette et il ne s'aperçoit lui-même qu'il est frappé à l'épaule que lorsque la reconnaissance ennemie, prise de panique, s'enfuit vers les lignes.

Maintenant, il répond d'une voix presque enfantine et grêle aux questions qui lui sont posées ; il montre son arme toute rouge de sang, il veut retourner au combat demain.

Plusieurs Marocains, surpris et prisonniers, se sont déjà échappés comme Hadj Ahmed. On ne peut les décider à se reposer quelques jours ; ils reprennent le fusil.

Le 9 septembre fut assurément la journée la plus critique de la bataille livrée au nord-est de Paris. Toutes les troupes de von Klück refluaient, et rien ne semblait encore moins sûr, que leur retraite jusqu'à l'Aisne. Au contraire, von Klück se croyait sûr de reprendre l'avantage sur Maunoury.

Le quartier général du commandant de la 6^{me} armée se trouvait à Saint-Souplet. C'est là que Gallieni vint le rejoindre à ce moment critique pour surveiller de plus près l'action. « Il menait très courageusement son affaire, dit Gallieni, mais il avait grand peur d'être



La cathédrale de Soissons.

débordé : je l'ai renforcé par la confiance que j'avais en lui. Il est très difficile en ce cas de prévoir et je craignais fort, moi aussi, qu'au moins notre offensive ne fût enrayée; mais le mieux en ce cas est de s'obstiner à l'offensive pour fixer l'ennemi; au moindre ralentissement, il eût redoublé, en effet, sa contre-attaque; nous donnions aussi à l'armée anglaise le temps d'arriver. Je la renforçai d'ailleurs, en lui ajoutant des troupes de supplément. »

On s'imagine sans peine combien, dans ces circonstances, l'entrevue des deux généraux dut être poignante. Pour en donner une idée il suffira de rapporter ce mot d'un témoin.

Quand Maunoury demanda au général Galliéni, par simple acquit de conscience :

« En cas d'écrasement complet, la ligne de retraite?... »

Galliéni, les yeux vagues, laissa tomber ce mot :

« Néant. »

La 6^{me} armée se trouvait aux prises avec quatre corps ennemis et plusieurs divisions de cavalerie. Von Klück avait reporté à sa droite le gros de ses forces et une bataille extrêmement violente s'engagea. Maunoury avait fait appel à tout le 4^{me} corps qui maintenant avait ses deux divisions dans la région.

Le 4^{me} corps allemand actif déboucha d'Antilly et de Betz. La gauche française doit plier et se retirer vers Sully-le-Long. L'ennemi enlève le bois de Montzolle et s'empare de Villers-Saint-Genest. Une brigade de landwehr occupe Nanteuil-le-Haudouin, refoulant la 7^{me} division. Les Allemands franchissent la route de Nanteuil à Bouillancy. Une de leurs colonnes s'engage sur la grand' route nationale de Paris, une autre sur le chemin de Nanteuil à Sully-le-Long. Le 317^{me} est en

position en avant du village. Il compte déjà une centaine de tués et de blessés.

Le colonel Faret a pris le commandement de la 13^{me} brigade, 101^{me} et 102^{me}, en remplacement du général Lancette blessé, il assure la défense de Sully. Un bataillon du 102^{me} de ligne l'appuie. Il faut à tout prix arrêter le mouvement tournant l'offensive des Allemands et leur progression sur la route de Paris.

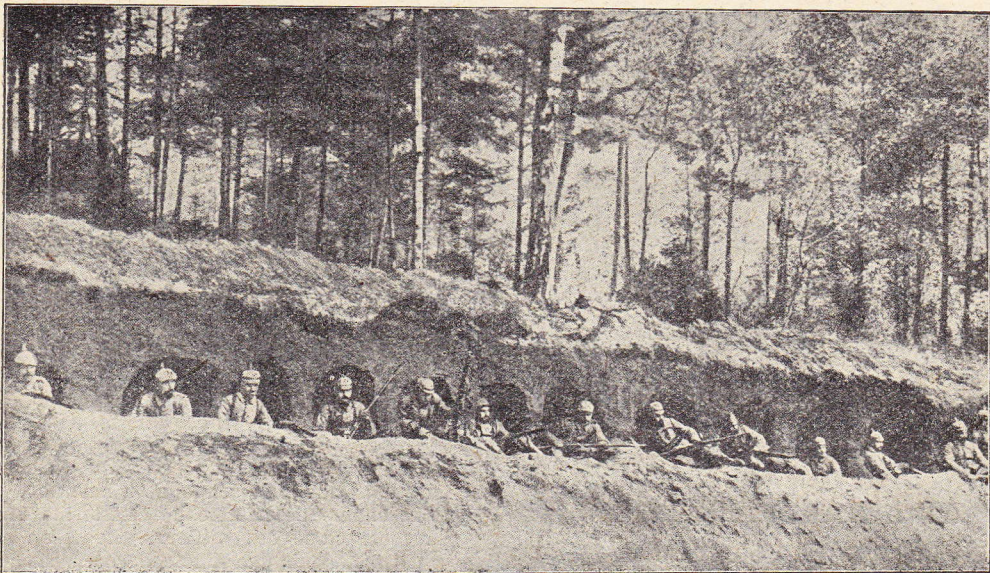
À 3 h. de l'après-midi la division passe à l'attaque. L'action commence par une vive fusillade et une batterie se met à battre le terrain.

« Les pièces sont des monstres hurlants (1), des dragons en démente qui, à pleine gueule, vomissent le feu à la face du soleil, dont la chute s'achève dans un somptueux crépuscule d'été. Les douilles s'amoncellent et fument. Là-bas, on voit les hommes se débâter, courir, s'écrouler en morceaux. Des hauteurs qui dominent Nanteuil et d'où l'on pourrait compter nos pièces, aucune artillerie ne répond. »

Longtemps le massacre continue. Ah! ils n'iront pas à Paris, ceux-là! »

La 3^{me} et la 4^{me} compagnies du 1^{er} bataillon du 102^{me} gravissent sous une pluie de balles, les pentes de la route de Paris. Le tac-tac des mitrailleuses accompagne le bruit de la fusillade. Les deux compagnies, entraînées par leurs officiers, avancent par bonds et parviennent à deux cents mètres des troupes allemandes. Le capitaine Vallin est mortellement blessé. Les 1^{re} et 2^{me} compagnies, sous les ordres du chef de bataillon, se sont déployées sur le plateau et appuient de leurs feux l'attaque vivement menée.

(1) « Ma Pièce. »



Les « terriers de lapin » des Boches.

Mais de nouvelles troupes ennemies sortent de Nanteuil-le-Haudouin, en marche sur Silly-le-Long. Il faut leur opposer la 3^{me} compagnie. L'offensive est contenue; mais les Allemands, eux non plus, n'avancent pas, leur colonne de gauche se retire sur Nanteuil.

Le combat se prolonge jusqu'à la nuit.

Les Français savaient les Allemands si bien en état de reprendre leur offensive le lendemain qu'ils attendaient l'ordre de battre en retraite. La position du 102^{me} et de la batterie qui l'accompagnait n'était rien de sûr, en butte aux feux ennemis au nord et à l'ouest, avec menace d'encerclement.

Au quartier-général on prend aussitôt des mesures pour contenir l'offensive ennemie. La 62^{me} division (général Ganneval) reçoit l'ordre de se porter en réserve à Dammartin; d'autres contingents sont envoyés au ravin de la Morée.

Mais les Allemands, eux aussi, sont fatigués par l'effort de la veille; leur attaque est moins vigoureuse.

Le général Vauthier envoie prudemment des patrouilles jusqu'aux positions qui semblent si redoutables. L'ennemi les a évacuées.

Convenait-il de faire un bond en avant et d'attaquer encore? Le général Maunoury ne pouvait demander un nouvel effort à ses divisions, qui livraient depuis cinq jours une bataille ininterrompue; il jugea sage de ne rien risquer et de se tenir sur les lignes qu'il occupait de Silly-le-Guillaume par Chefreville. Puisieux à Etrepilly.

Dans la nuit seulement, le général Joffre manda au général Gallieni que la 5^{me} armée et le groupe commandé par le général Foch avaient infligé à l'ennemi un sanglant échec et que l'armée anglaise arrivait enfin sur la Marne.

Les 1^{er} et 2^{me} corps du maréchal French en avaient forcé le passage à Nogent-l'Artaud, tandis que le 3^{me} prenait possession de La Ferté-sous-Jouarre et réussissait, dans la soirée, après un vif combat, à franchir la rivière.

En deux jours, l'armée allemande du centre avait rétrogradé de 40 kilomètres.

À droite, arrêtée d'abord, puis refoulée à Sézanne, elle battait en retraite vers Villers-Cotterets, Oulchy-le-Château, Fère-en-Tardenois, Ville-en-Tardenois.

Il apparaît alors clairement que la dernière offensive allemande, sur l'Oureq, n'avait d'autre objet que de protéger cette retraite, encore insuffisamment assurée.

Le général von Klück craignait de se laisser distancer à Soissons.

La bataille qui, la veille au soir, semblait bien compromise, se transformait en victoire.

Dans les bivouacs de la 6^{me} armée, le 10 au matin, les troupes attendaient anxieuses, les ordres du général en chef. Pas un coup de canon ne donnait l'alerte et la surprise était générale. Tout à coup se répand la bonne, la grande nouvelle :

— Les Allemands sont partis!

« La victoire, la victoire, s'écrient un des combattants, quand nous nous y attendions si peu! »

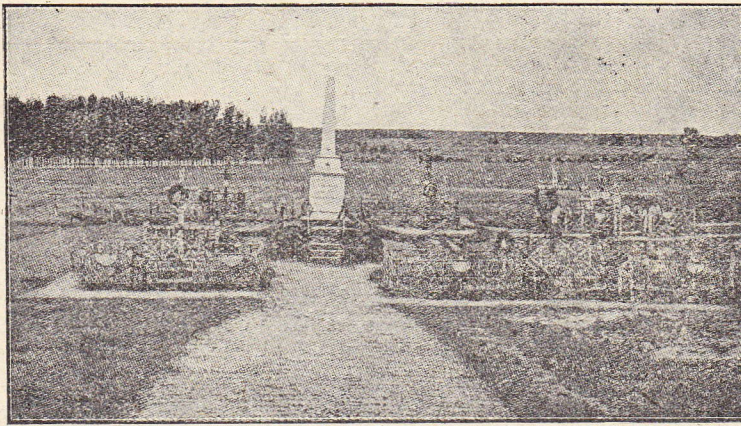
Maunoury, qui venait de gagner la bataille de l'Oureq, adressa à ses troupes, en ce 10 septembre, l'ordre du jour devenu célèbre :

« Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la Patrie, de faire plus que votre devoir. Vous avez répondu au-delà même de ce qui paraissait possible... Si j'ai fait quelque bien, j'ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été donné dans ma longue carrière, celui de commander à des hommes tels que vous... »

C'était bien en effet la 6^{me} armée qui, après avoir forcé le général von Klück à abandonner brusquement son offensive contre les Anglais et la 5^{me} armée française, commandée par le général Franchet d'Esperey, et ayant attiré sur elle plusieurs corps d'armée, avait quatre jours durant, fait front à la plus formidable poussée et obligé la 1^{re} armée allemande à une retraite précipitée. Les Français avaient eu d'énormes pertes, mais les Allemands aussi et même davantage, et de plus ils étaient très ébranlés.

Au contraire, les Français, excités par la victoire, étaient animés d'une ardeur superbe. Après avoir débarrassé le champ de bataille de l'Oureq, Maunoury organisa la poursuite.

Mais, avant de nous occuper de cette seconde phase de l'offensive française il importe de donner une description plus détaillée des importantes opérations qui se déroulèrent à la droite de l'armée Maunoury et dont l'ensemble constitua la victoire de la Marne. Car la bataille de l'Oureq, si heureusement inspirée par Gallieni, si magistralement conduite par Maunoury, n'était qu'une partie de l'immense lutte engagée jusqu'à Verdun. Le généralissime, dans son ordre du jour du 6 septembre avait dit qu'« il fallait se faire tuer plutôt que de reculer. » Et partout l'armée française s'était redressée, face à l'ennemi.



Tombes à Maurup (Marne).

LA DÉFAITE ALLEMANDE AU CENTRE ET DEVANT VERDUN.

Foch aux marais de Saint-Gond. — Le Kronprinz en déroute.

Entre Coulommiers et Provins, sur le front de la 5^{me} armée de Franchet d'Espérey, la lutte fut très vive, surtout dans la journée du 6 septembre. De Montmirail l'ennemi dominait toute la ligne française. A Monceaux-les-Provins, qui était un point stratégique important, les Allemands s'étaient fortement retranchés, mais cette position fut enlevée par le 18^{me} corps français après un violent combat.

Un peu plus loin, l'ennemi opposa une résistance désespérée près de Les Châtaigniers à la 6^{me} division au 3^{me} corps français, commandée à ce moment par le général Pétain, qui plus tard devint généralissime. Le 6 septembre la division s'empara du hameau, mais ne put pousser plus avant, quoique le 18^{me} corps eût occupé Montceau.

La 6^{me} division avait été cruellement éprouvée par la longue retraite et elle avait paru un instant faillir, mais le général Pétain, avec une audace incroyable se jeta en avant de sa division au milieu des obus et entraîna lui-même ses hommes.

Le 7, Franchet d'Espérey constata que les Allemands se repliaient vers le Grand Morin. Non seulement les deux corps d'armée et les deux corps de cavalerie de von Klück se retiraient, mais ils entraînaient la droite de von Bülow.

Dans la même région, le général Mangin se distingua près de Courgivaux à la tête de sa 5^{me} division. Une lutte terrible s'engagea au cimetière et dans la ferme Bel-Air. Un grand nombre d'officiers et de soldats des 39^{me}, 74^{me} et 129^{me} régiments furent enterrés dans le cimetière de ce village.

Le 1^{er} corps français se battit contre les troupes de von Bülow près de Retourneloup. Le curé d'Esternay fut pris comme otage et dut assister à la bataille le 6 et le 7 septembre. Chaque fois que les Français attaquèrent — et le 6 septembre il n'y eut pas moins de dix assauts — l'abbé fut contraint de marcher à la tête de la colonne allemande.

Même lorsque les Allemands battirent en retraite, le curé dut les accompagner. Il continua à être traité de la même façon jusqu'à ce qu'enfin on le relâcha, à 10 kilomètres de son village.

La lutte ne fut pas moins vive dans les rues de Châtilion, qui constituait un poste avancé des ouvrages de défense d'Esternay.

Les tombes alignées au cimetière témoignent de l'héroïsme déployé en cet endroit par le 84^{me} régiment d'infanterie de la 1^{re} division. Sur un seul point on trouva les cadavres de onze officiers et de quatre sous-officiers.

Un grand nombre d'hommes du 73^{me} régiment reposent dans une fosse commune à Esternay.

Le champ de bataille de Charleville attire également la foule émue des visiteurs. Le 10^{me} corps français y eut à soutenir une lutte acharnée, principalement dans la forêt de Gault.

Dans une sablière se trouve une fosse qui recouvre les restes de 180 officiers et soldats. Ce n'est qu'au bout de trois jours d'efforts désespérés que la 20^e division réussit à chasser les Allemands des coteaux. L'église de La Villeneuve s'écroula sous les projectiles. Les 5^{me} et 9^{me} armées françaises se rejoignirent dans ce village. Le 6 septembre il avait passé plusieurs fois de mains en mains; les Allemands l'occupèrent le 8; le lendemain les Français s'y installèrent jusqu'à midi et enfin, quand la nuit tomba, il fut définitivement conquis par les Français.

Ceux-ci furent inquiétés par une batterie de mortiers, postée à Le Thoult au-delà du Morin et qui longtemps empêcha le 10^{me} corps de déboucher de Charleville.

L'abbé Laplaige, curé de Villeneuve, monta au grenier, ouvrit la fenêtre et découvrit à l'aide d'une lunette l'emplacement de la batterie. Il donna aussitôt les indications nécessaires au commandant de la batterie française qui ne tarda pas à réduire la batterie ennemie au silence. Le commandant lui-même était monté sur la plate-forme d'une pompe très-élevée.

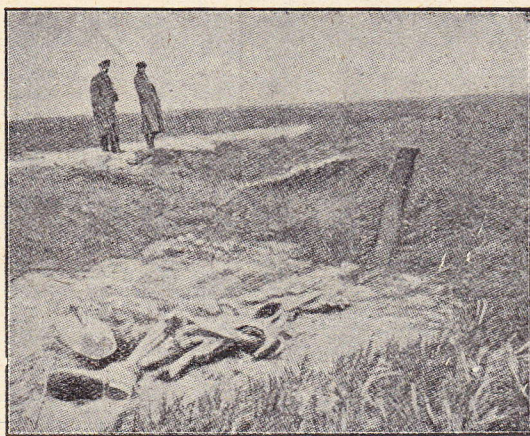
La bataille fut également violente aux environs de Sézanne, qui formait à peu près le point de jonction entre la 5^{me} armée d'Espérey et la 9^{me} armée de Foch.

Dès le 6, Foch qui avait en face de lui les puissantes armées de von Bülow et de von Hausen, dut reculer avec toute sa petite armée devant la poussée formidable d'un ennemi supérieur. Il se retira sur les hauteurs qui dominent les marais de Saint-Gond au sud.

Si les Allemands avaient réussi à se renarc maîtres de ces hauteurs, ils auraient pu écraser de leur artillerie lourde les armées françaises et prendre à revers les troupes du général Franchet d'Espérey à l'ouest et du général de Langle de Cary à l'est. Le sort même de la bataille de la Marne était donc engagé dans cette lutte.

Il était dès lors évident que l'ennemi devait tout risquer pour enlever ces hauteurs, et que les Français, de leur côté, devaient les maintenir à tout prix. Il s'ensuit aussi que la tâche confiée au général Foch, en avant des marais de Saint-Gond, était d'une importance capitale.

Le 7 et le 8 le front de la petite armée Foch dut résister à de furieux assauts et céder de nouveau un peu de terrain. Le 8 surtout la poussée allemande fut extrêmement violente. L'ennemi va-t-il réussir à percer le centre français et rendre vaine la victoire si chèrement payée sur l'Oureq? Un recul général sur l'Aube serait gros de conséquences. Mais Foch ne s'émeut pas de voir ses corps refoulés; d'un regard sûr il domine la situation. Puisque les Allemands, se dit-il, s'obstinent



Un coin du champ de bataille.

à nous enfoncer avec tant de fureur, c'est que leurs affaires vont mal ailleurs et qu'ils cherchent une compensation. Il en conclut qu'il faut tenir avec non moins d'obstination. Le lendemain, quand les Allemands s'emparent de Fère-Champenoise, il dira avec la même imperturbabilité dans un ordre resté célèbre : « La situation est excellente. » Et il ajoutera : « J'ordonne de nouveau de reprendre l'offensive. » Foch, dès ce moment, était déjà Foch.

La bataille meurtrière autour du château de Mondement est un des épisodes les plus connus de la guerre de 1914 et mérite une mention spéciale.

Le 6 septembre le propriétaire du château, Madame Jacob, y séjournait encore avec un de ses fils. Le 7 septembre les Allemands le bombardèrent avec leur artillerie lourde, en position au nord des marais. Le curé de Reuves accompagné des habitants du village, s'était réfugié à la cave, qui ne tarda pas à se désagréger d'une façon inquiétante. Mais comment fuir ? L'auto était détruite et l'unique cheval tué dans l'écurie. Mais il n'y avait pas à hésiter et on partit à pied, la nuit, vers Broyes. M. Jacob était atteint d'une affection cardiaque; heureusement il fut recueilli sur la route par une auto, mais il mourut quelques jours après, à la suite des fatigues et des émotions endurées.

Le 7 septembre le général Humbert établit son quartier général au château de Mondement, qui formait un poste d'observation de premier ordre. Du haut de la tour il suivait avec sa lunette les péripéties de la bataille. Bientôt le feu devint trop violent, et ils se rendit à l'église, mais comme celle-ci semblait à ce moment servir d'objectif à l'artillerie allemande, le général résolut de retourner au château. Pendant ces allées et venues un obus tua plusieurs cavaliers de son escorte. Lorsque le château fut bombardé à nouveau, le général Humbert se retira au château « Les Pucelles », à Broyes, qui dominait le grand plateau de l'Aube.

Le 9 septembre, les Allemands s'emparèrent du château de Mondement, autour duquel étaient entassés des morts et des blessés. L'ennemi pratiqua des meurtrières dans les murs et posta des mitrailleuses sur les tours et dans les croisées.

Le 77^{me} régiment d'infanterie française fut chargé d'exécuter une contre-attaque. Le colonel Lestoquoi plaça un bataillon de chaque côté de la route de Broyes, dans les bois s'étendant jusqu'aux abords du château. Les Zouaves et les Marocains devaient sortir de ces bois pour déclencher une attaque simultanée le long de la drève principale. De Broyes l'ordre fut donné aux pièces de la division marocaine et la 42^{me} division d'ouvrir le feu.

L'action commença à 2 h 30 de l'après-midi. Le bataillon du major de Beaufort se lança le premier à l'assaut. Il était composé de soldats bretons qui demandèrent à un prêtre, soldat comme eux, une dernière absolue, car tous savaient qu'ils allaient à la mort. Au moment où le bataillon sortit du bois l'ennemi retranché

dans le château, l'accueille par un feu nourri, mais le bataillon ne bronche pas. Un 75 français a ouvert une brèche dans le mur. Le major de Beaufort y entraîne ses hommes; une balle le frappe en plein front. Les autres officiers et les soldats poursuivent leur course, se ruent à travers l'ouverture, mais ils sont fauchés par un feu de mitrailleuses extrêmement meurtrier, qui anéantit presque tout le bataillon.

Les survivants se battent toujours, mais sans espoir de succès, car pour enlever le château il faudrait une attaque en masse. Et, hélas! la masse des assaillants est là étendue sur le sol, dans une mare de sang.

Du côté opposé les Zouaves font preuve d'une égale bravoure, mais eux aussi subissent de lourdes pertes. Finalement, le plan échoua et les troupes épargnées par le feu reçurent l'ordre de se replier.

Les Français renforcèrent alors leur artillerie et soumièrent le château à un bombardement intense. Une grêle de projectiles s'abattit sur tous les bâtiments; des toits s'écroulèrent, des murs furent renversés et les Allemands abandonnèrent la position.

Le soir, en exécutant une nouvelle attaque, les Français ne rencontrèrent plus aucune résistance.

Au cimetière, près de la petite église de Mondement, on voit encore les tombes des nombreux officiers tués dans ces combats, celle notamment du major de Beaufort.

Les hauteurs du Poirier furent, elles aussi, âprement disputées. La division marocaine et la colonne Blondlat s'y couvrirent de gloire.

Au cours des combats qui s'y déroulèrent, le feu des Allemands était si intense que l'on comptait cinq projectiles ennemis pour un français. L'instituteur d'un village de la région entendit un officier allemand que le tir impétueux des canons de 150 mm. mettait en verve et à chaque déflagration, criait comme un possédé : « O, Allemagne! »

Près du pont de Saint-Prix, à l'endroit où le Morin quitte les marais, il y eut, dès le 6, une mêlée sanglante, où périrent une foule de Français et d'Allemands. Quatre jours durant attaques et contre-attaques se succédèrent sur ce point ainsi que dans la forêt de Botrait et dans celle des Grandes-Garennes. De terribles corps à corps s'engagèrent dans l'épaisseur des fourrés.

Les Allemands se livrèrent à des attaques particulièrement terribles près de Broussy-le-Grand, contre les Marocains; près de Bannes, contre les 17^{me} et 52^{me} divisions françaises. C'est aux environs de ce dernier village que l'on trouva plus tard quantité de lettres et de télégrammes à l'adresse du prince Eitel, fils de Guillaume II.

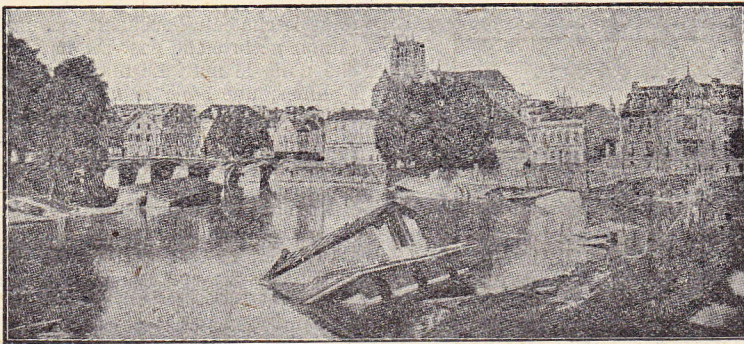
Souvent, au cours de la bataille, les Français entrèrent dans l'eau des marais jusqu'à mi-corps pour s'abriter derrière les roseaux et échapper ainsi au feu meurtrier dirigé par l'ennemi sur les voies de communication.

A Congy, Champaubert et Baye la lutte fut très vive. Quand les Français entrèrent au château de Baye, on y trouva des traces de pillage et d'effraction, quoique ce château eût logé des personnages de marque. Sur une porte on releva les mots « S. K. Hobeit »; cette « Altesse », paraît-il, était le duc de Brunswick, gendre du Kaiser.

Exaspérés par la résistance héroïque de leurs adversaires, les Allemands se livrèrent à des atrocités inouïes. C'est ainsi qu'on trouva des cadavres de tirailleurs algériens, assommés à coups de crosse et dont la cervelle avait jailli sur le sol. Plus loin on trouva des corps étendus en cercle autour des cendres d'un foyer, qui avait consumé les têtes!

Le 9 septembre l'ennemi dut repasser le Morin à cet endroit et le lendemain les Français étaient maîtres du terrain. Près de Soisy de multiples tombes témoignent d'une lutte particulièrement violente sur ce point du champ de bataille.

Nous avons vu comment le général Humbert reprit Mondement. Mais dans la vallée de l'Aube le général Foch se trouvait dans une situation critique. Pour conjurer le danger, il n'avait à sa disposition que la division du général Grossetti. Or, celle-ci avait été très éprou-



La Marne à Meaux.

vée et on venait de l'envoyer à l'arrière pour y goûter un repos bien mérité. Le général Foch la rappela immédiatement et la fit partir vers le point le plus menacé, entre Linthes et Pleurs.

Mais pour arriver jusque-là il fallait fournir une longue marche et on demanda aux hommes un effort surhumain. Ce furent pour Foch des heures d'angoisse inexprimables. Enfin, à 4 heures de l'après-midi, Grossetti apparut et la situation se transforma rapidement. Les hommes se jetèrent sur les Allemands avec un élan irrésistible et les refoulèrent jusqu'au-delà de Mont-Chalmon et plus loin encore.

Les généraux Franchet d'Esperey, de Langle de Cary et Sarrail (près de Verdun) soutinrent toutes ces opérations en attaquant les autres armées allemandes.

Le 10 septembre le général von Klück dut se replier entraînant dans sa retraite l'armée de von Bülow.

Le général Franchet d'Esperey traversa la Marne et le général Foch se mit à la poursuite de von Hausen, qui dut abandonner les marais de Saint-Gond pour échapper à un désastre. Il battit en retraite à la faveur de la nuit, se dérobant au feu de l'artillerie française installée sur les hauteurs de Poirier et d'Allemand et abandonnant de grandes quantités de munitions et de matériel.

Les Français trouvèrent sur le champ de bataille un grand nombre de blessés et même des soldats valides, tellement gorgés de bière et de champagne qu'ils étaient ivres morts et cuvaient leur boisson au bord des routes.

Le 11 septembre le duc de Wurtemberg reculait à son tour et à partir de ce moment la retraite devint générale.

La description de tous les épisodes qui ont marqué la bataille de la Marne suffirait à remplir plusieurs volumes. Bornons-nous à en rapporter quelques-uns.

Le 8 septembre Fère-Champenoise était tombée aux mains des Allemands. Ce succès leur tourna la tête et la réserve de la garde voulut célébrer dignement la victoire désormais certaine. Un piano, installé près de l'hôtel de ville, joua des airs de valse à l'intention des soldats qui, pour rendre la fête pittoresque, s'étaient affublés de costumes dérobés dans un magasin du voisinage. Le vin coula à flots et la rue était jonchée de bouteilles vides. Mais le 9 septembre les fêtards durent quitter la ville précipitamment et le 10 septembre Fère devenait le quartier général de Foch.

Mais la lutte avait été intense autour de cette ville; les tombes éparpillées sur le plateau de Rochelle et dans les environs en font foi.

L'un des épisodes les plus dramatiques fut la défense héroïque du drapeau du 32^{me} régiment. 200 hommes du 66^{me} et du 32^{me} régiment étaient groupés autour de l'étendard dans le bois de Vaux. Tous les officiers étaient tués ou disparus et il ne restait plus que quelques adjudants et sergents.

On se mit d'accord pour confier le commandement au sergent-major Guerre, du 66^{me} régiment, un homme intelligent et énergique. Les soldats se formèrent en carré et repoussèrent toutes les attaques. Mais les Allemands amenèrent une pièce de renfort. Guerre partagea les défenseurs en petits groupes qui tentèrent de

se frayer un chemin à la baïonnette. Guerre tomba sous les balles d'une mitrailleuse et trente hommes seulement atteignirent le gros de l'armée. Les soldats Malvau et Bourgoin ramenèrent le drapeau qu'ils avaient sauvé au prix de difficultés inouïes. Ils s'étaient égarés au milieu des lignes ennemies, mais étaient parvenus à se sauver grâce aux indications d'un officier allemand blessé, qu'ils avaient pansé.

Lenharrée, importante tête de pont, fut également le théâtre d'un fait de guerre connu. Les Français l'avaient occupée le 6 et le 7 septembre. Deux compagnies tinrent les Allemands en respect par le feu de l'artillerie et par des charges à la baïonnette, mais le 8 septembre les Français durent reculer devant des forces supérieures en nombre. Les Saxons et les soldats de la garde franchirent la rivière. Tous les officiers et sous-officiers des deux compagnies françaises avaient été tués ou blessés. Seul le capitaine de Saint-Bon était resté à son poste, mais il s'abattit au moment où il donnait l'ordre de la retraite. Aux soldats qui voulaient l'emporter il cria : « Ne vous inquiétez pas de moi. Ne vous faites donc pas tuer pour me sauver! »

Le 10 septembre les Français revinrent à Lenharrée. Ils attaquèrent les Allemands dans la rue, dans les jardins, dans les maisons. La rivière, les berges, les pavés de la route étaient rouges du sang répandu. En maints endroits les cadavres allemands étaient entassés, dans les rues, dans les caves, à l'intérieur de l'église, au cimetière. On marchait dessus sans le savoir. Derrière une haie de 10 mètres de long, on comptait 22 cadavres; un ravin creusé dans un rocher était un véritable charnier. Dans une grange les Français trouvèrent 450 blessés allemands et 150 français.

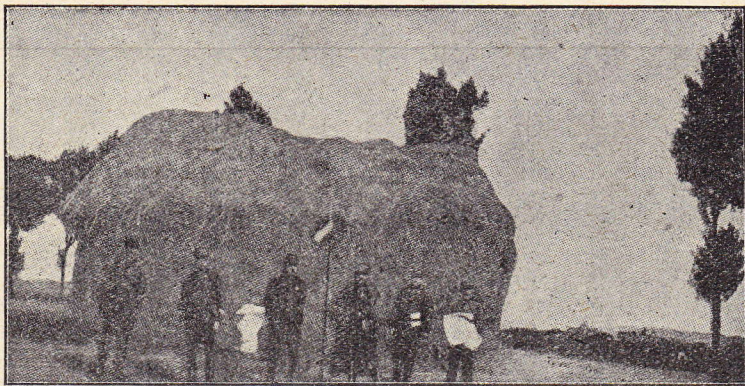
Des combats tout aussi violents eurent lieu à l'est du front.

Du 7 au 11 septembre il y eut à Châlons une telle affluence de blessés que l'hôpital militaire de l'Hôtel-Dieu, l'hôtel de ville, la caserne, le collège et un grand nombre de maisons particulières étaient bondés.

Le 11 septembre les Saxons quittèrent précipitamment la ville, que les Français réoccupèrent le 12.

Le front de Revigny à Vitry-le-François était défendu par la 4^{me} armée française, commandée par le général de Langle de Cary. Il avait en face de lui les troupes du duc de Wurtemberg et se reliait à gauche à la vaillante armée de Foch et à droite à l'armée Sarrail qui couvrait Verdun.

En même temps qu'ils attaquèrent le centre de Foch les Allemands exerçaient une pression terrible sur les armées de Langle et Sarrail à l'endroit où elles se souidaient ensemble, près de Revigny. De Langle eut à résister à des assauts réitérés et dut finir dans les journées du 6 et du 7 par abandonner Sermaize et Pargny-sur-Saulx. Sarrail, à qui de Langle de Cary avait fait appel, envoya successivement à son aide le 15^{me} et le 21^{me} corps arrivés de l'est. Grâce à ces secours et à la ténacité de ses troupes de Langle de Cary parvint à se maintenir. Bientôt la retraite de la droite allemande fit sentir ses effets. Von Hausen se replia devant Foch en direction de Châlons. Il entraîne le duc de Wurtemberg, qui à son tour entraîne le Kronprinz. Ver-



Le quartier général derrière une meule, à Marciilly,

dun est sauvé, comme Paris, comme Nancy, après une lutte épique qui n'a pas d'égale dans l'histoire.

Que de noms sanglants dans cette région de Vitry-le-François et de Revigny !

A Sompuis un obus tua le général Barbade et le colonel Hamon, commandants de deux brigades de la 23^{me} division. Leurs deux aides de camps furent tués par le même projectile.

Nous avons retracé le calvaire de l'abbé Oudin, curé de Sompuis. Le 21^{me} corps français reprit le village le 10 septembre. Les soldats délivrèrent un vieillard de 70 ans, Jacquemin, qui avait été attaché à son lit par un soldat allemand et qui était resté trois jours sans manger. Le malheureux avait une soif ardente, mais, d'après la déclaration de sa belle-fille, « chaque fois qu'il osait demander à boire, on le frappait ».

Un projectile atteignit la maison, tuant le bourreau. Le cadavre de l'officier allemand se trouvait encore dans la maison lorsque les Français y entrèrent. Quant au vieillard, il mourut deux jours plus tard, à la suite des tortures qu'il avait endurées.

Le général Dupuis fut tué près de la ferme Certine. Il y eut à cet endroit un combat meurtrier. Les Allemands se vengèrent de la vaillante résistance des Français en massacrant de pauvres blessés. Huit soldats du 88^{me} régiment furent trouvés, les mains liées derrière le dos, le corps transpercé de balles et lardé de coups de baïonnette.

A Huiron, les Allemands incendièrent l'église datant du 12^{me} siècle et la ruine de l'abbaye.

Vitry-le-François reçut également de nombreux blessés. Jusqu'au 10 septembre la bataille fit rage en cette région et les projectiles se croisaient en sifflant au-dessus de la ville, où, sur une population de 8500 habitants, 500 seulement étaient restés. Les hôpitaux, l'église, les écoles, la caisse d'épargne étaient remplis de blessés; le troisième jour il y en avait 2500, dont 200 soldats français.

Les Allemands quittèrent la ville qu'ils avaient fortifiée, le 10 septembre.

Il faut citer encore Maurupt, Mussey, Laimont, Villers-aux-Vents, où le général Roques, de la 10^{me} division, fut blessé mortellement, Brabant-le-Roi, Revigny, Sommeilles, Rembercourt, Vaux-Marie et une foule d'autres localités jusqu'aux environs immédiats de Verdun : tous ces noms rappellent la formidable bataille de la Marne et les multiples tombes qu'on y rencontre à chaque pas témoignent de la violence des combats qui s'y sont livrés.

L'armée du général Sarrail s'appuyait sur la forteresse de Verdun. Une bataille acharnée se déroula sur cette partie du front, où le Kronprinz Frédéric Guillaume incarnait tous les espoirs et tous les rêves allemands. Son but était, en opérant sur le flanc de Sarrail, de couper Verdun de la 3^{me} armée. Dans ce but d'importantes forces allemandes furent lancées de Metz vers Saint-Mihiel, Castelnaud, qui venait de gagner la bataille du Grand-Couronné, intervint en Woëvre.

Pendant les Allemands avançaient, prennent les côtes

de Meuse et assaillent le fort de Troyon. L'instant est critique, mais les défenseurs du fort ont reçu l'ordre de résister indéfiniment. Pendant trois jours le fort subit un bombardement terrible. Les batteries allemandes : 77 de campagne, mortiers de 21 et de 28 cm. tirent environ 4000 projectiles, mais ni ce bombardement, ni deux terribles assauts ne peuvent avoir raison de la résistance de la garnison. Deux fois le fort reçoit la visite d'un parlementaire à cheval qui le somme de capituler en ces termes :

« Au nom de Sa Majesté impériale, je vous somme de vous rendre sans conditions. » Chaque fois la réponse fut « Jamais ! »

Le 13, à 10 heures le Kronprinz bat en retraite emportant avec lui ses rêves audacieux. Des milliers de cadavres allemands gisaient autour du fort.

Ainsi se termina la bataille à l'aile droite française rendant la victoire désormais incontestable et complète.

La lutte autour de Verdun a été remplie de péripéties vraiment tragiques. On en trouve une relation impressionnante dans un ouvrage de Maurice Genevois, (1) qui a vécu ces journées mémorables.

Nous en extrayons quelques passages impressionnants du chapitre intitulé « Les jours de la Marne ». Nos lecteurs apprécieront toute la grandeur héroïque de ce récit, qui est comme un morceau de littérature taillé en plein champ de bataille :

« En avant ! L'immobilité nous coûterait plus de morts que l'assaut furieux. En avant ! Les hommes tombent nombreux, arrêtés net en pleine ruée, les uns jetés à terre de toute leur masse, sans un mot, les autres portant les mains, en reflexe, à la place touchée, ils disent : « Ça y est ! » ou : « J'y suis ! » Souvent un seul mot, énergique et français.

Presque tous, même ceux dont la blessure est légère, pâlisent et changent de visage. Il me semble qu'une seule pensée vit en eux : s'en aller, s'en aller, n'importe où, pourvu que les balles ne sifflent plus. Presque tous aussi me font l'effet de petits enfants, des enfants qu'on voudrait consoler, endormir et protéger. J'ai envie de leur crier, à ceux de là-bas :

« Ne les touchez pas ! Vous n'en avez pas le droit ! Ils ne sont plus des soldats, ils ne vous feront plus de mal. »

Et je parle à ceux qui passent :

« Allons, mon vieux, du courage ! A trente mètres de toi, tu vois, derrière cette petite crête, il n'y a plus de danger... Oui, ton pied te fait mal, il enfle : je sais bien. Mais on te soignera tout à l'heure. N'aie pas peur. »

L'homme, un caporal, s'éloigne à quatre pattes, s'arrête, se retourne avec des yeux de bête traquée, et reprend sa marche de crabe, gauche et tourmentée.

Enfin ! je les vois ! Oh ! à peine. Ils se dissimulent derrière des gerbes qu'ils poussent devant eux ; mais à présent je sais où ils sont, et les balles qu'on tirera autour de moi trouveront leur but.

Un sifflement, un autre, un autre : c'est le bombardement. Tout dégringola dans nos lignes.

(1) « Sous Verdun. — Août-octobre 1914 ».



Les premières troupes allemandes en Belgique

« Oh !... » Dix hommes ont crié cela ensemble. Une marmite vient d'éclater juste dans la section du Saint-Maixentais. Et lui, je l'ai vu, nettement vu, recevoir l'obus en plein corps. Son képi a volé, un pan de capote, un bras. Il y a par terre une masse informe, blanche et rouge, un corps presque nu, écrabouillé. Les hommes, sans chef, s'éparpillent.

On a donné l'ordre de battre en retraite. De toutes mes forces, j'essaie de maintenir l'ordre et le calme, d'enrayer la panique. Je marche les bras étendus, posément, répétant :

« Ne courez pas ! Ne courez pas ! Suivez-moi ! »

Et je cherche les défilements pour épargner le plus d'hommes possible. J'en ai un qui reçoit une balle derrière le crâne, au moment où il va franchir une clôture en fil de fer ; il tombe sur le fil et resta là, cassé en deux, les pieds à terre, la tête et les bras pendant de l'autre côté.

Les obus nous suivent, marmites et shrapnells. Trois fois, je me suis trouvé en pleine gerbe d'un shrapnell, les balles de plomb criblant la terre autour de moi, fêlant des têtes, trouant des pieds ou crevant des gamelles. On marche, dans le vacarme et la fumée, apercevant de temps en temps, par une trouée, le village, la rivière sous les arbres. Et toujours, par centaines, les obus nous accompagnent.

Je me souviens que je suis passé à côté d'un de mes sergents, que deux hommes portaient sur leurs fusils ; il m'a montré sa chemise déchiquetée, toute rouge, et son flanc lacéré par un éclat d'obus ; les côtes apparaissaient dans la chair à vif.

Quand nous arrivons au ruisseau, les hommes se ruent à la berge, et goulûment se mettent à boire, accroupis vers l'eau bourbeuse et lapant comme des chiens.

Nous nous arrêtons près de Rembercourt. Alors, je

m'allonge sur la terre nue, appelant le sommeil. Et dans le temps qu'il me faut à venir, j'entends le roulement, sur les routes, des voitures pleines de blessés ; et là-bas, dans Sommaisne, les chocs sourds des crosses dans les portes, et les hurlements avinés des Teutons qui font ripaille.

Le lendemain à partir de trois heures, l'artillerie lourde allemande bombarde Rembercourt. A cinq heures, le feu prend à l'église. Le rouge de l'incendie se fait plus ardent à mesure que les ténèbres augmentent. A la nuit noire, l'église est un immense brasier. Les poutres de la charpente dessinent la toiture en traits de feu appuyés et en hachures incandescentes. Le clocher n'est plus qu'une braise énorme, au cœur de laquelle on aperçoit, toutes noires, les cloches mortes. »

Plus tard le détachement prend position derrière une haie d'épines. A gauche, Rembercourt ; à droite, la gare minuscule de la Vauxmarie.

« Il fait toujours chaud, chaleur énervante et malsaine. Des nuages flottent, qui peu à peu grossissent, d'un noir terne qui va s'éclaircissant vers les bords, frangés de blanc léger et lumineux. Par instants, des souffles lents passent sur nous, effluves tièdes qui charrient une puanteur fade, pénétrante, intolérable. Je m'aperçois que nous respirons dans un charnier.

Il y a des cadavres autour de nous, partout. Un surtout, épouvantable, et duquel j'ai peine à détacher mes yeux : il est couché près d'un trou d'obus ; la tête est décollée du tronc et, par une plaie énorme qui bée au ventre, les entrailles ont glissé à terre ; elles sont noires. Près de lui, un sergent serre encore dans sa main la crosse de son fusil ; le canon, le mécanisme doivent avoir sauté au loin. L'homme a les deux jambes allongées, et pourtant un de ses pieds dépasse l'autre ; la jambe est broyée. Tant d'autres ! Il faut continuer à les voir, à respirer cet air fétide, jusqu'à la nuit.